

“Literature and Ethics”

A lecture given by Natsume Soseki in Osaka on August 18th 1911

Olivier JAMET

Abstract

Several decades have passed since I started conducting research about Natsume Soseki. Today I have an interest in him as a thinker. I am fascinated by his way of perceiving the world, that is his literary, social, political, and philosophical speculations. He manifested his ideology clearly at several conferences to inform many participants.

To date I have translated several works of his works: the novel *The Miner*, a travel record *Travel in Manchuria and Korea*, and short stories *The London Tower*, *Heredity*, and *The Sound of Koto*. For a better understanding of the Soseki the writer, I would like French-speaking readers to see the records of his conferences, which occupied an important place in his works, so I began to translate all of them into French. I have already translated “My Individualism” and “The Philosophical Basis of Literature.” At this time I attempted to translate “Literature and Ethics.”

Let me discuss it. A major newspaper, *The Asahi Shinbun*, requested Soseki to address four conferences in the Kansai region. “Literature and Ethics” was presented as the fourth and final lecture in Osaka on August 18th, 1911.

He tried to explain morality, using the terms "naturalism" and "romanticism," which were considered at that time as having nothing to do with ethics. He pointed out that there are two kinds of morality: old morality and modern morality. The former is defined as "romantic morality", which is based on the Confucianism of the Tokugawa Era, and which asked for the moral ideals set forth in state and society. The latter is "naturalistic morals," which are oriented towards personal values, reflecting human beings as being naturally defective.

Natsume Sôseki was not only a famous author but also an excellent thinker, and the records of his lectures have been continually read in Japan for more than half a century. I think their universality is to be shared in all countries with the past, present, and future. Unfortunately, he is not so well-known overseas as a thinker as he is as a novelist.

Keywords : Literature, Ethics, Romanticism, Naturalism, Individualism

Belles-Lettres et Ethique (1911)

(Traduction de l'original en japonais)

C'est la première fois que je fais une conférence à Osaka. Egalement, c'est la première fois que je me tiens debout devant un si grand nombre de personnes. En fait, je n'ai pas l'intention de prononcer un discours. C'est plutôt avec l'envie de donner un cours que je suis venu ici. Mais s'il

s'agit de faire la classe, il n'est pas donné de s'adresser à un si grand nombre de personnes(1). S'il s'agit seulement d'enrouer ma voix à l'attention de ce seul auditoire, je suis incapable de le faire et, même si je pouvais le faire, il me serait possible de parler pendant un quart d'heure environ sans monter sur l'estrade. Par conséquent, bien que ce soit la première fois, compte tenu de la bienveillance de vous tous, Mesdames, Messieurs, qui vous êtes réunis, pour vous satisfaire, j'ai vraiment envie de rentrer chez moi après avoir fait une conférence qui ait éveillé suffisamment d'intérêt en vous. Toutefois, comme il y a trop de gens rassemblés ici, n'ayant moi nullement l'intention, malgré cela, de prononcer une conférence médiocre, sans réel intérêt, il devrait en résulter quelque chose d'assez intéressant, bien que ce soit, en définitive, passablement court et, de cette façon, en suppléant ainsi au manque de matière, je pense que je pourrai d'abord me débrouiller avec le nombre de personnes assemblées ici sans trop de problèmes. En réalité, vous tous qui vous êtes rassemblés ici en dépit de la chaleur et qui vous êtes serrés comme des sardines, vous ne pourrez supporter vous non plus un tel encombrement. Egalement, en ce qui concerne le conférencier, bien que le souffle de tant de gens puisse s'exhaler devant, derrière et de tout côté, si vous regardiez l'endroit où je me trouve debout, planté devant vous, vous comprendriez immédiatement que ce n'est pas vraiment quelque chose d'aisé à supporter. En fait, comme j'ai pris des notes sur la feuille quadrillée que vous voyez ici, en y jetant de temps en temps un coup d'oeil, mon discours devrait avancer de manière ordonnée, les omissions seraient peu nombreuses et tout se passerait à merveille. Toutefois, si l'allure de mon discours manquait d'entrain, je doute vraiment, Mesdames, Messieurs, que vous m'écoutez bien sagement et j'ai donc l'intention de procéder en différents endroits, non plutôt, pour une bonne partie, à des coupes sombres. Par contre, si vous consentez à m'écouter bien sagement, j'ignore si je mènerai à bien mon exposé. Je ferai comme je le pourrai.

Conformément à ce que vous voyez inscrit là-bas, le sujet de la conférence est bien « Belles-lettres et éthique ». Comme vous le savez bien, je m'occupe de ce qui touche *grosso modo* à la littérature, que j'écrive des romans ou que je fasse des critiques littéraires, et j'ai un penchant immodéré à vous entretenir de littérature. En venant à Osaka, j'ignore si j'aurai à débattre de sujets concernant les belles-lettres. Si une discussion profitable venait à s'instaurer entre nous, je pense que ce thème serait éminemment souhaitable. Toutefois, si vous avez seulement entendu mentionner le titre « Belles Lettres et Ethique », vous n'y trouverez rien qui puisse vous rapporter un quelconque bénéfice. Qui plus est, quand vous aurez entendu le contenu de mon exposé, à ce propos, vous n'en tirerez pas non plus le moindre avantage. Cependant, il me semble que ce ne soit pas un titre de mauvaise augure qui puisse vous occasionner un préjudice particulier. Bien sûr, le temps que

vous aurez passé à m’écouter s’avérera peut-être pour vous une perte sèche. Je vous prie de bien vouloir m’écouter en faisant preuve de persévérance et en vous résignant à subir un tel inconvénient comme si c’était un coup du mauvais sort qui serait abattu sur vous.

La distinction que l’on peut établir entre la morale du temps passé et celle du temps présent, eh bien, c’est de cela que je me propose de vous parler à partir de ce moment-ci, enfin, je ne peux m’empêcher de m’inquiéter à l’idée que je serai incapable de mener à bien mon exposé. Avant de parler de cela, je vais m’expliquer un peu sur ce titre, mentionné dans la formule « Belles-lettres et Ethique ». Succinctement, comme nous visons, en tant que point d’aboutissement, à traiter les relations entre belles-lettres et éthique, nous ne débattons pas des aspects ou des passages dans la littérature qui n’entretiennent pas de relations avec la morale. Par voie de conséquence, nous sommes libres de parler ou non, même au sein des belles-lettres, d’oeuvres à caractère littéraire qui ne pourrait dégager une odeur morale nauséabonde, il est égal que l’on parle ou non de discussions éthiques entretenant des relations avec les belles-lettres. C’est la raison pour laquelle, d’abord, à propos de ce que l’on désigne sous le nom d’éthique, je vais avancer pas à pas en commençant mon exposé par établir d’abord une distinction entre éthique du passé et éthique du présent.

En matière d’éthique du passé, puisqu’il s’agit, comme de bien entendu, du Japon, si l’on parle d’éthique du passé, on sous-entend le code moral en vigueur avant la restauration de Meiji, autrement dit, cela désigne les règles morales qui avaient cours à l’époque des Tokugawa et, si l’on s’interroge sur ce que pouvait bien être cette éthique du passé, elle prend pour point de départ l’édification d’un type de modèle idéal parfait et que ce modèle, saisi en tant que norme, puisse être réalisé par le biais de nos forces humaines. En conséquence, en poussant en avant des modèles de perfection absolue(2), tels que la loyauté, la piété filiale, la chasteté vertueuse, nos idées ont beau être imparfaites, grâce aux fruits de tous nos efforts, en nous fondant sur l’idée de la possibilité de la réalisation de ce modèle, on procède à l’édification d’un système moral et à l’enseignement de la faisabilité de la réalisation d’un tel modèle. Toutefois, on aura beau de parler de manière générale de « perfection », il y a différentes façons d’appréhender cette dite perfection et, pour exprimer cela, il n’y a pas d’inconvénients à parler, comme l’expression bouddhiste le mentionne, de quelque chose de « pur et sans taches », le fait qu’originellement on se retrouve en face de quelque chose de parfaitement pur. Cela signifie que se révèlent la loyauté et la piété filiale, affinées, comme l’est l’or fin qui est différent des éléments naturels, qui, par exemple, le minerai brut, contiennent différents éléments hétérogènes. C’est l’éducation morale telle qu’elle existait dans le passé qui, de façon inéluctable, accumule les mérites de la culture de l’esprit grâce à la force de volonté qui permet

d'atteindre ces différents modèles qui se sont déclarés. Il me faudrait vous donner un peu plus de détails, mais, dans un premier temps, je m'en tiendrai là et vais passer au point suivant.

Eh bien, quand on essaye de se demander quelle influence sur les individus exerce ce genre de conception éthique et d'éducation morale et quels résultats cela produit sur la société, d'abord en ce qui concerne les individus, comme il s'agit déjà de quelque chose qui jouit de la dignité de la perfection, comme de toute façon il existe, soit un aiguillon interne, soit un encouragement externe, consistant dans l'obligation impérative d'avancer en direction de cette sphère de perfection et de réaliser obligatoirement ce modèle, cela ne s'éloigne pas du sens de l'imitation. Toutefois, en remplacement de cela, en ce qui concerne dans son ensemble la vie que nous menons habituellement, c'est comme si nous assurions notre subsistance en nous fondant sur une forme d'émotion profonde qui serait produite par le grand courage nécessaire pour s'élancer et qui aurait revêtu une apparence inattendue sous l'effet de l'esprit d'élévation morale. En outre, si l'on se place sur le plan de la société de façon générale, comme déjà l'on a érigé en emblème la loyauté, la piété filiale et la fidélité de l'épouse, formant des modèles qui ne peuvent aucunement prêter à la critique et dont on reconnaît globalement l'existence, pour les individus, cette exigence commune relève d'une morale beaucoup trop cruelle. De plus, on adopte un mode de comportement extrêmement puritain à l'encontre des fautes commises par les individus. La moindre faute, même légère, n'est tolérée et a des conséquences immédiates sur l'existence même de l'individu. N'est-ce pas ! Ce que je dis, c'est l'exacte vérité ! Les gens qui vivaient jadis se trouvaient dans l'obligation de s'ouvrir le ventre en se demandant pourquoi donc le faire. Cela, Mesdames et Messieurs, vous le savez très bien. A notre époque, on ne se coupe pas aussi facilement le ventre. Etant donné que l'on ne se sent pas vraiment obligé de se couper le ventre, eh bien, on ne se le coupe pas. Et dans le passé, également, il n'y avait personne qui voulût se couper le ventre, je suppose. Il n'empêche qu'il lui fallait se le couper. En effet, les contraintes coercitives imposées par la société étaient extrêmement cruelles, comme le prouve la dénomination de « suicide forcé »(3). Et parce qu'on avait honte de demeurer en vie, on renonçait facilement à la vie, sans que cela ne soit aucunement justifié. D'après le regard de nos contemporains, bien que la perfection ne soit peut-être jamais atteinte, lorsqu'on dépeint l'homme idéal dont on ignore s'il existe ou non réellement, s'agissant de cette idole que serait l'homme idéal, faire de son mieux sans aucune discontinuité pour adorer ces idoles, s'en émuvoir grandement, s'emporter à ce propos en manifestant une grande ardeur, éprouver à leur égard une allégresse idolâtre, y croire ardemment, ensuite approuver que la société, vis-à-vis des faiblesses morales, traite le moindre manquement avec la plus grande rigueur et sans la moindre pitié..., bien que l'on doute que les gens aient à l'époque supporté tout cela

facilement, on peut l'expliquer par différentes raisons : premièrement, on prêtait beaucoup moins attention à cette forme scientifique qui a cours aujourd'hui. C'est-à-dire, les gens, quel que fût leur degré d'éducation, ne se rendaient pas compte du fait que l'être humain reste imparfait. Cette imperfection provient d'une négligence de notre part, consistant à ne pas nous inquiéter de cela et nous faisons tous les efforts possibles en nous fondant sur l'idée qu'en s'instruisant encore un peu plus nous devrions progresser vers un état s'apparentant à celui où l'on transforme par le processus de raffinage du blé en farine.

Autrement dit, l'homme du passé avait peu l'esprit critique. Ce que l'on nomme « piété filiale » ou « fidélité de l'épouse », qui nous sont transmis du passé, a pour cause fondamentale la ferme conviction qu'il fût possible de reproduire la même forme et cela montre (bien) le manque d'esprit critique devant la contemplation de ces modèles de piété filiale ou de fidélité de l'épouse. En un mot, cela signifie que les sciences étaient à peine développées. En outre, les transports à cette époque étaient extrêmement malcommodes et pour faire quelque chose comme inviter quelqu'un à venir de Tokyo à Osaka faire une conférence, bien que l'on ne puisse pas dire que ce fût impossible, cela aurait posé quantité de problèmes et aurait été malaisé. Venir également à Osaka, après avoir franchi successivement 53 relais(4) en se balançant dans un palanquin, je n'ose pas dire non plus que ce fût aisé et que l'on puisse arriver à temps. Si je n'étais pas arrivé à temps à la conférence, vous n'auriez pas su quel genre d'homme j'étais. Et si vous ne m'aviez pas connu, vous auriez pu considérer que j'étais quelqu'un d'assez remarquable. Et ce faisant, vous me trouveriez indigne d'être conférencier en tant que grand écrivain, moi qui ne suis pas suffisamment bien habillé comme quelqu'un qui n'aurait pas revêtu de redingote, mais qui se serait habillé d'une sorte de complet veston, s'apparentant à ceux que mettent les commis de maisons de commerce de la région de Kobe, et sautillerait de ci de là en parlant. Quel drôle d'individu, celui-là ! Un tel sentiment jaillit assurément en vous. Toutefois, à l'époque des palanquins, on n'aurait peut-être pas perdu contenance à ce point-là. En cette période révolue où les transports étaient malcommodes, on pensait que vivaient dans la montagne des anachorètes et, de ce fait, ce Sôseki qui demeure à Edo n'est pas lui-même un anachorète(5) mais cela aurait été vraiment trop d'honneur pour lui, c'est-à-dire pour moi, qu'il jouisse d'une réputation de quelqu'un qui s'apparenterait à un anachorète, et dans ce monde de locomotives et de téléphones, ce concept d'anachorète a disparu. Pour cette raison, les valeurs humaines proches des anachorètes se sont naturellement dépréciées et de nouvelles circonstances sont apparues où il me faut me montrer devant vous dans une dégaine qui évoque tout à fait celle d'un commis d'une maison de commerce. En outre, la société japonaise se trouvait liée à un système de classes(6) et l'on relevait en conséquence un certain nombre de cas où

il était impossible d'entrer facilement en contact avec une classe différente de la sienne. Aujourd'hui également, on ne peut pas hors de propos approcher, entre autres, l'Empereur. Moi-même, je n'ai pas encore été reçu en audience par sa Majesté. Mais autrefois, vu des gens ordinaires, on trouvait quantité de personnes appartenant à des classes difficiles à approcher. Pour de simples roturiers, il était tout à fait exceptionnel de pouvoir échanger quelques paroles, même avec le seigneur du fief. Les gens s'accroupissaient, et restaient ainsi sur la terre nue, la tête baissée, et quand des palanquins importants passaient, il était totalement impossible de distinguer les visages des personnes qui y étaient transportées. On racontait à ce propos que, dans le palanquin de tête, on ne pouvait savoir s'il s'agissait d'un spectre ou d'un être humain. Comme on le voit, il régnait à cette époque un système social où existait une très grande différence entre les gens que l'on constatait entre le genre de vie que menaient les autres et celui que l'on menait soi-même, à tel point qu'il n'y avait plus lieu d'entretenir la même illusion sur le fait que, dès l'instant les classes étaient différentes, cela signifiait que les espèces humaines étaient différentes, comme, pour comble, l'était le type d'êtres humains que l'on pouvait bien rencontrer dans ce bas monde. Par voie de conséquence, il n'y avait nul doute que l'on puisse trouver des concepts qui sont apparus dans cet univers, tels de grands personnages exagérés ou des valeurs exemplaires, telles la piété filiale ou la loyauté vis à vis de son maître.

De tous les facteurs que l'on vient de voir ci-dessus, il n'y a rien d'étonnant qu'en règle générale, on les ait introduits par la force morale fondée sur l'imitation de modèles. Ou bien, celui qui subit ce genre de contraintes gardait le silence, ou bien, de lui-même, il se perfectionnait en se faisant violence. Or, depuis la Restauration de Meiji, 44, 45 années viennent de s'écouler et lorsqu'on regarde en arrière l'évolution poursuivie, on voit qu'une orientation définie a été prise comme il le fallait et qu'elle suit son cours sans hésitation. Et il faut donc absolument dire à ce propos que cette situation présente le plus grand intérêt pour les chercheurs qui étudient les phénomènes sociaux. Puisqu'il en est ainsi, si on se demande en quoi diffèrent les règles, qui prévalent depuis la Restauration de Meiji, de celles qui prévalaient auparavant, eh bien, justement, on peut considérer que, non seulement s'est progressivement affaiblie l'énergie déployée pour contraindre les individus à se plier aux règles morales basées sur la perfection, définies à l'avance en conformité avec l'idéal, mais qu'en outre, sans que l'on s'en aperçoive, on s'était mis à idolâtrer cet idéal auquel on croyait ardemment et qu'en échange on a jeté les fondements de ce que l'on peut appeler la réalité et qu'ensuite est en train de se développer jusqu'à aujourd'hui l'établissement de nouvelles règles morales. Si l'on considère que l'individu n'est pas un être parfait, malgré qu'il puisse s'avérer erroné de prendre parti pour des principes de conduite et d'action assis sur l'observation de la

réalité, déclarant que les hommes ne sont pas des êtres parfaits et ce, dès l'origine et à jamais, bien évidemment, ce seront des êtres impurs, on ne peut pas s'empêcher de dire qu'il n'existe aucun autre principe de conduite et d'action à part celui-là, lorsqu'on examine, à l'inverse de ce qui était fait, le cours naturel des événements et qu'on essaye d'exprimer avec concision la tendance qui pénètre de part en part le monde des moralistes en cette année 1911, en fin de compte, nous tous, nous mettons en pratique à notre insu, ces principes de conduite et d'action et, aujourd'hui, nous sommes parvenus au même résultat. Eh bien, si l'on parle de la réalité qui se manifeste naturellement à nous, telle qu'elle est, quoi que puissent être les valeurs de loyauté, de piété filiale ou de fidélité vertueuse de l'épouse, quand on les considère sous un certain angle, ce sont respectivement, de l'avis de tous, des vertus éminentes, mais, en même temps, vu sous un autre plan, elles présentent le défaut d'être extrêmement suspectes. Autrement dit, concurremment à la loyauté, à la piété filiale et à la fidélité de l'épouse, coexisteront également la félonie, l'ingratitude envers ses parents et l'infidélité de l'épouse à l'égard de son mari. Ce qui se dévoile en de tels termes est extrêmement fâcheux. Cependant, il est indubitable que l'on explique et que l'on reconnaisse soi-même que les hommes, tout en possédant des vertus parfaites, offrent aussi quelque part en eux de mauvais côtés. Si je disais que c'était exclusivement pour vous que je me tiens aujourd'hui à la tribune en train de faire ma conférence, vous, vous ne seriez probablement pas d'accord avec de tels propos qui rappelleraient ceux proférés par les membres de l'Armée du Salut. Si vous me demandiez pour qui je suis ainsi à la tribune devant vous, je pourrais vous répondre que c'est pour la compagnie pour laquelle je travaille, que c'est pour faire de la réclame au journal Asahi, ou bien que c'est pour faire connaître Natsume Sôseki au public. Mais ça va bien comme ça ! Ce n'est nullement pour un seul mobile qui soit d'une netteté et d'une pureté immaculée que je me trouve ici et que je fais résonner ma forte voix. Dans cette chaleur, avec la sueur qui coule doucement de mon col, si je ne vous racontais pas une histoire qui vous soit profitable à vous tous, eh bien, cela ne serait pas un sujet louable d'inquiétude pour moi qui aille jusqu'à m'empêcher de dormir cette nuit. Ceci étant, j'ai beau considérer cette situation, je ne suis pas quelqu'un de complètement dépourvu de bonne volonté, quelqu'un qui n'ait pas de coeur et qui soit un fieffé égoïste. Si je me permettais de vous parler sans ambages, si j'avais refusé de faire cette conférence, cela n'aurait pas provoqué une grave affaire pouvant entraîner mon renvoi ; je serais resté dormir à Tokyo et j'aurais réglé cette affaire en ne me forgeant que des prétextes, comme le fait d'avoir eu un empêchement ou que ma santé n'ait pas autorisé un tel déplacement. Toutefois, parler intempestivement de mon intention de faire la conférence pour vous tous, ou bien pour la compagnie du journal s'apparenterait à une pure hypocrisie. Or, s'il venait à apparaître immédiatement quelques stimulants pour accommoder le tout, comme les convenances sociale

ou un comportement de bienveillance de ma part, eh bien, on trouverait là vraiment la marque de quelque homme de bien. Si l'on dit la vérité sans mâcher ses mots, je serais à la fois un homme de bien, tout en étant un personnage malfaisant. En ce qui concerne l'homme malfaisant, bien que cela soit bien moi, j'aurai l'air quelque peu rustre. Mais je pense que nous sommes arrivés à former une certaine catégorie d'individus, jouant le rôle d'êtres humains chez lesquels le Bien et le Mal apparaîtraient plus ou moins mélangés en un état semblable à celui où l'on ignorerait s'il y aurait vraiment de l'or ou non, tant de sable y serait collé, tant de boue y adhérerait, tant de crasse il y aurait. Je tiens devant vous de tels propos d'un air impassible. Mais puisque vous tous m'écoutez en riant, il est clair pour moi que les gens d'aujourd'hui, en ce qui concerne leur comportement moral, par rapport à ce qui existait dans le passé, sont devenus plus indulgents. Si nous étions à l'époque des Shoguns, lorsque notre façon d'agir se trouvait forcée de se conformer à un comportement exemplaire imposé par les autres sous la contrainte de sévères sanctions, j'aurais été assurément réprimandé par mon Président pour la franchise sans vergogne de mes propos. Si le Président avait été un *Daimyô* (un prince vassal du Shogun), je n'aurais pas simplement été réprimandé, mais aurais été aussi probablement forcé de me faire hara kiri. Néanmoins, à notre époque, en 1911, le Président, quant à lui, se tairait. Ce faisant, Mesdames, Messieurs, vous riez. La société contemporaine est devenue beaucoup plus libérale. Notre point de vue en matière de morale s'est abaissé à plus d'humilité. Peu à peu, notre monde est devenu plus facile à vivre, et, pour nous, les uns et les autres, ce serait le Bonheur.

Une telle société humaine réclame un système moral simple à visage humain, qui nous serait destiné à nous-mêmes saisis en tant qu'animaux doués d'une conscience morale et qui serait devenu capable de prendre patience envers nous et quand il s'agit de se demander quel est le résultat de l'abandon progressif des exigences manifestées en matière d'idéaux à atteindre, tels que la perfection ou le plus haut degré d'intensité auxquels il conviendrait de parvenir, tout d'abord le taux d'appréciation sur le plan moral qui existait auparavant ne peut pas ne pas être influencé par la nature des choses. La société est quelque chose de redoutable et quand, progressivement, les principes moraux commencent à s'effondrer, le regard qui évalue cela devient différent. Autrefois, n'est-ce pas, on trouvait des cas où, lorsque le salut révérencieux de quelqu'un qui baissait la tête déplaisait, on mettait la main à la poignée de son sabre. Mais aujourd'hui, quand bien même les relations sont intimes, l'étiquette en matière de salutations ne semble pas soulever de difficultés. Par conséquent, le fait de ne plus éprouver de désagréments dans ses relations avec autrui prend toute sa signification dans ce que j'appelle « le changement du taux d'appréciation »(7). Le salut en inclinant la tête, entre autres, en est un exemple authentique,

mais étant donné que tous les actes individuels, ayant une valeur morale, sont devenus relativement plus libres en comparaison avec ce qui se produisait dans le passé, étant donné que les cas d’asservissement ont disparu, étant donné que, de ce fait, l’exercice de la force, la patience poussée injustement de manière extrême, tels qu’on pouvait le constater dans le passé, sont en voie de diminution, étant donné que, en un mot, le taux d’appréciation au regard de la morale a subi insensiblement des changements, dans notre société sont donc devenus possibles le seul fait de parler à quelqu’un sans crainte que l’on reconnaisse ses défauts, la divulgation de points faibles dans son propre comportement sans que cela n’éveille la suspicion ou n’entraîne le blâme de l’autre. Je suis né exactement un an avant la Restauration de Meiji. Je suis différent des jeunes gens que j’ai vus dans le public ici. Les uns comme les autres, nous sommes des êtres étranges, ressemblant à des animaux amphibies ayant reçu un enseignement moitié ancien, moitié nouveau. Mais par rapport au temps révolu de ma génération, les jeunes d’aujourd’hui me semblent se mouvoir beaucoup plus librement. C’est encore, apparemment, que la société autorise une liberté d’une telle envergure. En ce qui nous concernait, nous profitions de l’expérience de fréquenter pendant 2 à 3 ans une école privée où nous étudions les lettres chinoises. Bien que nous ne fussions pas aussi remarquables, nous nous donnions un air important. Cette école avait un net penchant pour insister sur le fait de développer en nous une endurance extraordinaire en nous faisant cacher notre tempérament naturel. Aujourd’hui aussi, peut-être cette tendance subsiste dans une large mesure. Cependant, les jeunes de maintenant, plus qu’on ne le croirait, manifestent une simplicité dans leurs goûts et sembleraient peut-être incapables de déployer brillamment avec leur esprit moral de l’intérêt pour la poésie en y insufflant une vive émotion, comme on le faisait dans le passé. Toutefois, à tout prendre, comme un fusil non chargé dans lequel de l’air s’engouffre, il n’y a rien à cacher et c’est une bonne chose. C’est une situation, n’est-ce pas, où notre magnifique esprit fonctionne en ne voulant pas trop se corriger lui-même et donc, dans ce monde où nous vivons, n’ayons pas l’air mécontent et ne nous pinçons pas le nez de façon particulière ! Il est intéressant que, lorsque des jeunes, par exemple, viennent me rendre visite pour la première fois et qu’à cette occasion, ils m’envoient ensuite une lettre ou un mot quelconque dans lesquels ils me font part, sans fard, de leurs impressions. De telles confessions inattendues sont originales. On ne peut dire que ces jeunes révèlent seulement des points faibles insolites, mais de toute façon, étant donné que, moi, je ne leur ai rien demandé, et compte tenu du fait que c’est de leur part une composition légère originale qu’ils me font parvenir à leur convenance et qu’il s’agit, par conséquent, en un certain sens, d’une sorte d’oeuvre artistique, si, à l’époque où nous étions jeunes, nous avions écrit quelque chose, une pratique courante aurait été que nous fassions briller le charme poétique comme si notre sens moral avait reçu une sorte de

stimulation agréable et, en ayant recours à des formules de politesse, nous aurions organisé avec ordre des idées élégantes, en conformité avec les conventions requises, comme si, parmi toutes ces personnes remarquables et cultivée, toi qui m'aurais écrit la lettre et moi Sôseki, nous aurions été les seuls à nous donner de grands airs, or, dans ces écrits que nous citons maintenant en exemple, on ne relèverait nullement de tels traits. Toutes les faibles réactions épidermiques, ressenties l'espace d'un instant, ressortaient sans la moindre fioriture comme suivant : d'abord, l'expéditeur de la lettre avait été troublé en pénétrant par la grande porte, puis il avait été de plus en plus effrayé après avoir sonné en ouvrant la porte-fenêtre en treillis, ensuite, lorsqu'il avait appelé quelqu'un, et qu'il avait demandé de le conduire auprès de moi à la servante qui venait de se lever et qui était venue l'accueillir à la porte, il avait senti devant la pierre sur laquelle on enlève ses chaussures qu'il serait heureux qu'elle l'informe de mon absence, après qu'elle eut dit brièvement que j'étais bien à la maison, il avait perçu une modification dans sa disposition d'esprit et s'était mis à désirer de rentrer en urgence chez lui, et quand la servante lui eut dit de monter sur les tatamis, un sentiment de grande reconnaissance à mon égard que je vienne à sa rencontre s'était peu à peu emparé de lui... Si l'on fait appel à des mots qui contiendraient en eux un jugement d'ordre moral, on avouerait librement des travers que l'on pourrait qualifier de couardise ou de frilosité. Peut-être penseriez-vous que quelqu'un venu chez Sôseki, petit écrivain médiocre, n'ait nul besoin de trembler ainsi de peur, mais c'était la pure réalité. Cependant, je suis convaincu qu'il en a va ainsi parce qu'il s'agit d'un jeune homme de notre époque. On aurait recherché n'importe quelle oeuvre littéraire de l'époque des Shoguns, je suis persuadé que l'on n'aurait jamais rencontré de tels comptes rendus d'impressions de visite. Au printemps, un concert a eu lieu en un certain endroit. A ce moment-là, quelqu'un que je connaissais se tenait sur l'estrade en train de chanter. J'avais reçu une invitation et écoutais le récital de chant, assis au beau milieu du premier rang. Or l'interprétation était mauvaise. Je suis un simple amateur de musique ne possédant aucune oreille particulière. Toutefois, la manière de chanter de cette personne me semblait extrêmement déplaisante. Après le concert, rencontrant cette personne, je lui dis, conformément à ce que j'avais senti, que son interprétation avait été mauvaise. Alors, ce musicien me demanda si je m'étais aperçu que ses jambes tremblaient lorsqu'il se tenait sur l'estrade. Bien que je ne me fusse rendu compte de rien, il m'avouait que ses jambes tremblaient. Dans le passé aurait-on insisté sur ce que ses jambes tremblaient ou non ? Bien qu'il eût l'intention de parler, quelque répugnance eût-il à le faire, en dépit du fait que je n'avais pas remarqué que ses jambes tremblaient, ce chanteur avait délibérément reconnu ce qu'il avait senti à ses jambes. N'y a-t-il seulement que les hommes d'aujourd'hui qui soient parvenus à une telle sincérité ? Qu'en pensez-vous ? En outre, le jugement des gens, parce qu'ils y sont

seulement parvenus, ne s'est-il pas empreint d'indulgence et de largesse d'esprit ? Depuis le début, ne nous sommes-nous pas mis à reconnaître devant les autres que surviennent fréquemment en nous de telles faiblesses ? Mon propos n'est pas d'affirmer qu'en comparant le passé avec le présent l'un des deux est bien et l'autre est mal. Je veux simplement dire qu'il existe ce genre de distinction. Egalement, j'espère que vous avez remarqué que cette réalité des choses consistait dans le fait que cette tendance de la morale, qui se développe sur une durée de plus de 40 ans, est en train de se diriger clairement vers une telle direction.

Avec cela, on va s'en tenir là en ce qui concerne la différence entre la morale du passé et celle du présent et nous allons passer maintenant, sans préambule, aux belles-lettres. Cependant, mon propos n'est pas de traiter de manière détaillée ce sujet et je me limiterai seulement aux explications indispensables. Pour parler de façon très succincte, en ces derniers temps prévalent largement les termes de romantisme et de naturalisme. Ce faisant, ces mots font partie de la terminologie appartenant exclusivement au monde des belles-lettres et je pense qu'ils ne sont nullement employés dans les autres sphères. Or, à partir de maintenant, je vais vous expliquer avec extrêmement de brièveté ce que veulent dire ces deux mots. Puis, en unissant romantisme et naturalisme, ainsi que morale du passé et morale du présent, je vous montrerai la synthèse qui s'est faite. En fin de compte, si l'on prend les termes de romantisme et de naturalisme dans une acception qui ne soit pas utilisée par ceux qui s'attribuent le monopole des belles-lettres, cela aura pour conséquence que, sous l'effet de la nature, une relation viendra s'opérer avec les deux morales que je vous ai expliquées précédemment.

Mesdames, Messieurs, avant de vous parler de ce romantisme et de ce naturalisme, je vais me permettre de vous importuner en vous priant de bien vouloir prêter attention à ce que je viens de vous signaler tout à l'heure. Comme je m'étais déjà permis de vous le mentionner auparavant, le sujet de la conférence que je donne aujourd'hui est entièrement consacré aux relations existant entre la morale et les belles-lettres et j'exclus de notre débat les oeuvres qui ne contiennent pas de composantes morales au sein de ces deux catégories de littérature (et tout particulièrement à l'intérieur de la littérature romantique). Et même si des composantes de nature morale s'y trouvaient mélangées, je voudrais également exclure les littératures dans lesquelles les conceptions morales ne recevraient aucune excitation provocatrice, bien plus, qu'il leur en serait défendu d'en recevoir. Après avoir exclu ces littératures, si l'on promène son regard dans ces deux catégories, en ce qui concerne la littérature romantique, on trouve en son sein des traits caractéristiques, tels les actes et le tempérament des héros apparaissant dans les oeuvres qui sont ceux de personnages

plus remarquables que nous, doués de sincérité et d'une grande sensibilité. Et compte tenu de ces différents points, le lecteur reçoit sur le plan moral une stimulation à progresser sur la voie qui mène au Bien. Cela se trouve entrer en résonance avec l'expression « encouragement au Bien et répression du Mal », qui était en vogue dans le passé. Toutefois, cela ne fonctionne pas du tout de la même façon. Comme y est contenu un sens de grande élévation morale, je souhaite qu'il n'y ait pas de malentendus. En outre, dans la littérature naturaliste, on n'écrit pas à propos de quelque chose qui pousserait à la reconnaissance en drapant dans sa dignité le héros, comme s'il était le plus jeune petit-fils du héros traditionnel. Par conséquent, autant les lecteurs que les écrivains sont dénués d'émotions morales. Par-dessus tout, non seulement il est possible de créer des oeuvres qui donnent l'impression que l'on a cousu ensemble uniquement les défauts des êtres humains, mais également on trouve fréquemment une tendance à amplifier de manière non naturelle ces défauts. En fin de compte, comme on décrit un être ordinaire en présentant uniquement sa forme sans rien déguiser, on ne peut pas éviter que des actes ou des taches qui touchent à la morale viennent s'y adjoindre. Cette littérature naturaliste a pour caractéristique le fait que l'auteur est d'abord convaincu lui-même par le fait qu'il y a de telles faiblesses dans la nature humaine, et il essaye de convaincre les autres de la même manière. Si l'on explique en détail ces deux littératures, il faudrait prendre beaucoup de temps et donc permettez-moi de procéder seulement à l'explication que les personnes mentionnées ci-dessus connaissent également et si seulement on fait attention à ce que ces deux littératures reflètent au travers de leurs oeuvres ces deux orientations de la morale dont nous avons parlé précédemment, je pense que nous pourrions mettre en évidence également ici pour la première fois sur quels points s'établissent des relations entre les belles-lettres et la morale.

Cela fait maintes fois que je vous le répète, étant donné que j'ai intitulé ma conférence « Belles-lettres et Ethique », il nous faut faire bien attention à ne pas traiter de la littérature qui n'ait pas de relations avec la morale, afin de ne pas entraîner des malentendus. Si l'on veut parler d'oeuvres littéraires qui n'ont pas de relations avec la morale, elle en ont en fait autant qu'on le veut. Par exemple, aujourd'hui, je me tiens ici debout et, arborant un air sévère, je serais en train de vous parler, Mesdames, Messieurs, vous regardant tous de haut. Et à une certaine occasion (pardonnez-moi de vous raconter quelque chose de vulgaire !), je lâcherais un énorme pet. Si je le faisais, Mesdames, Messieurs, peut-être ririez-vous, peut-être vous indigneriez-vous ? Cette affaire-là serait un problème. C'est que j'aurais vraiment l'air de me moquer des gens ! Que vous riez ou que vous vous mettiez en colère, on pourrait commenter cette affaire de deux façons, je pense. D'abord, à mon avis, les personnes qui me font face, comme vous, Mesdames et Messieurs, s'il s'agit de Japonais, ils rient, je pense. Comme à l'évidence, dans la réalité, on ne peut s'empêcher de

lâcher des pets, et que j'ignore si vous allez en rire ou vous mettre en colère, on y sera totalement indifférent quoique, Mesdames, Messieurs, en ce qui vous concerne, vous avez l'air d'en rire. D'un autre côté, si les personnes qui me feraient face étaient des Occidentaux, elles s'ennuieraient certainement. Si l'on veut parler des raisons qui produisent une telle différence au niveau des conséquences entraînées, il est indispensable de dire que cela provient d'une différence dans la manière d'apprécier le même acte. Autrement dit, dans le cas où ce seraient des Occidentaux qui se trouveraient en face de moi, ceux-ci expliqueraient, en se tenant strictement sur le plan moral, que c'est un comportement vil de ma part et qu'il est empreint d'immoralité – il n'y a rien en cela que l'on puisse taxer d'immoral - ; cependant, en tout cas, ils considéreraient que je me suis comporté d'une manière discourtoise et que, de ce point de vue-là, ils se mettraient probablement en colère. Or, en ce qui concerne les Japonais, regardant les choses avec simplicité, contrairement à ce à quoi on aurait pu s'attendre, avant de rendre une sentence à caractère moral, ils ressentiront de la gaieté et éclateront de rire, je pense. Par ma posture affectée et ma façon de traiter avec majesté mon sujet, ayant fait converger vers moi votre attention, jusqu'à un certain degré visant l'espoir que se prolonge dans l'avenir cette disposition d'esprit si rigoureuse, comme un bruit étrange aurait soudainement retenti devant les gens dont j'aurais eu certainement honte, il n'est pas possible de supporter le choc provoqué par ce contraste. Dans ce court intervalle de temps où l'on rit, comme un sens moral n'a pas pu encore dénicher de place pour relever la tête, même s'il se serait agi d'une affaire où viendraient se mélanger des composantes de morale, c'est une démonstration par l'exemple de quelque chose que, en ne l'interprétant par sur le plan moral, on pourrait voir aussi uniquement sous son aspect comique sans y établir de lien quelconque avec la morale. Cependant, s'il venait à s'insinuer au travers de cette oeuvre des particules morales, propres à procurer des stimulus aux gens, et qu'il soit impossible de les laisser s'échapper en direction des autres avec lesquels on n'entretient aucune relation en ce qui concerne le lien entre la littérature et la morale, il est absolument impossible de les séparer de façon tranchée. Si l'on dit qu'en un certain sens les deux, littérature et morale, étaient à l'origine théorisées comme étant des entités séparées, ce serait conforme à la vérité. Les lettrés japonais de la période récente, sans discernement ni assurance bien fondés, prétendent que la morale n'est pas nécessaire à la littérature, mais il devrait être dit à ce sujet que ce seraient des propos totalement absurdes, tenus par des ignorants qui induisent le monde en erreur. Le fait que l'on ne vise pas l'objectif fondamental d'exciter le sens moral des lecteurs est une façon de voir les choses dont on peut admettre le bien-fondé, mais si l'on entremêle de long en large au travers de l'oeuvre des histoires propices à autoriser des jugements à caractère moral et si de telles histoires éveillent en nous des stimulus de l'ordre du Bien et du Mal, de la corruption et de la droiture, comment donc peut-on dire que ces deux mondes, littérature et morale,

soient étrangers l'un à l'autre ?

En ce qui concerne les relations entre la morale et les belles-lettres, tout bien considéré, il en va ainsi. Toutefois, en ce qui concerne les mouvements romantiques et naturalistes que nous avons mentionnés précédemment, nous pensons qu'il est indispensable d'examiner avec clarté encore un peu de quelle façon ils entretiennent chacun des relations avec la morale. C'est-à-dire, prenant ces deux catégories de littérature, on les analyse, on les compare et on les examine chacune pour voir en elles ce qui procède de la morale ou de la littérature. En agissant ainsi, à mon avis, non seulement les relations entre les belles-lettres et la morale apparaissent dans davantage de lumière, mais aussi les relations entre les deux catégories de littérature deviennent encore plus claires. En premier lieu, si l'on parle de la valeur intrinsèque de l'école romantique, comme dans la conférence on parle des moyens qui permettent que, conformément à ce dont on a parlé précédemment, fassent leur apparition la loyauté, la pitié filiale, la fidélité vertueuse de l'épouse, que d'autres héros de diverses sortes fassent leur entrée, que tout cela vienne aiguillonner la perception morale du lecteur, que, grâce à ces stimulus, la situation prenne forme et que, par voie de conséquence, ces procédés viennent émouvoir le lecteur, le point où s'exerce ce stimulus est assurément à la fois de nature morale et de nature artistique (si l'on considère que, la littérature étant en elle-même de substance sensible, le fait qu'elle provoque l'excitation de notre sensibilité est quelque chose de foncier en elle). A propos de la valeur intrinsèque de l'école romantique, elle est de nature artistique. Toutefois, en ce qui concerne le traitement du contenu, il se peut qu'il y ait des manques sur le plan artistique. Je veux dire par cela que le but poursuivi ne convient pas à la manière d'écrire. Soit procédant de telle façon pour reproduire ainsi cet événement et pour émouvoir de manière précise, soit procédant de quelque manière pour provoquer l'excitation, plutôt qu'il y ait de l'intérêt pour la composition de l'oeuvre, il y aura au préalable un dessein profond qui servira de but et pour cela on induira les hommes en erreur. Dans cette situation, il est plus ou moins possible que des choses désagréables surviennent. Moi-même, ce soir, malgré que je fasse une conférence en procédant de cette façon, si transparaissent des marques d'intention de vous faire goûter de la moutarde en vous titillant, en vous faisant de quelque façon rire ou en vous faisant pleurer, vous qui vous vous êtes accrochés à suivre ce que je dis dans la moindre phrase, la moindre lettre, probablement, il vous est déplaisant de m'écouter et par conséquent, ma conférence, que vous voyez comme une oeuvre d'art, perd considérablement de sa valeur, bien que le contenu soit vraiment bon ; s'il y a un but délibéré, foncier, de séduire le lecteur par la façon de s'exprimer, la manière de traiter le sujet, le style d'écriture, la façon de provoquer le lecteur, ce côté forcé qui manque de naturel se trouve entrer en rapport avec la dignité de l'art. On blâme cette déféctuosité

contractée en matière d'art en la traitant de « choses désagréables ». Par contre, le naturalisme, pour réussir sur le plan artistique, n'utilise pas le moyen consistant à recourir aux conceptions morales et donc, à travers des oeuvres littéraires, on voit apparaître des histoires extrêmement abjectes. On écrit aussi sur des choses répugnantes. Cependant, c'est parce qu'il se produit un résultat qui favorisera la tendance à la chute et à la dépravation par une appropriation inerte de l'effet moral qui émane de ce genre d'histoires que, les lecteurs et les écrivains étant l'un ou l'autre de nature mauvaise, il peut être tout à fait établi sur le plan rationnel, que la provocation au Mal n'est nullement l'objectif prédominant de ce genre de littérature. Par conséquent, on voit que les oeuvres littéraires sont dépourvus de causes prédisposantes à une hypersensibilité conjointe au Bien et au Mal et cela ouvrirait la possibilité que, pour cette raison, on critique ce point défectueux en disant que ce n'est pas de l'art. A la place, en ce qui concerne le style d'écriture et la façon de traiter le sujet, comme le cours naturel des choses fait que l'on imite la forme des choses sans rien déguiser, il y a peu de risques que l'on ne tombe dans des « choses désagréables ». Précédemment, quand je vous ai parlé de jugement critique en matière artistique, Mesdames, Messieurs, je me suis permis de m'excuser auprès de vous que l'on puisse dire que ce soient des choses désagréables ou que ce n'en soient pas. Mais comme il s'agit simultanément d'un jugement critique prononcé à l'encontre de la morale, le mouvement naturaliste, sans nullement tenir compte de son contenu en matière de littérature, entretient vraiment une relation interne avec la morale, c'est-à-dire en dépeignant l'état des choses avec franchise, sans se mettre en avant, parce que l'on emploiera des mots que l'on peut qualifier de « chargés de rectitude » pour désigner des phénomènes identiques, on comprendra que se joignent de manière très étroite belles-lettres et morale. Si l'on considère du point de vue de l'intelligence que ce qui est honnête sur le plan artistique et sur le plan moral, en l'absence de sarcasmes, ne montre pas la même chose au même moment, mais comme cela s'harmonise seulement avec cette dignité que l'on appelle la Vérité, après tout, ce n'est pas plus différent que de dire que l'on observe une seule entité formée par les trois énergies vitales(8). Je pense que c'est bien de dire : trois entités, une unité.

Si on tente d'analyser cela, apparemment, contrairement à ce à quoi on se serait attendu, on trouve des éléments immoraux dans les oeuvres de l'école romantique qui sont traversées de part en part par les principes de la morale. De plus, lorsqu'on réfléchit de plus en plus, on y trouve de bons passages bien construits sur le plan moral, où, étrangement, on prend en considération la tendance à la mode de l'école naturaliste de ne prêter nullement attention à ce qui touche à la morale. Egalement, comme il est fixé ce qui est moral et ce qui ne l'est pas, et surtout ce qui est artistique et ce qui ne l'est pas, les relations entre les deux mouvements sont devenus encore plus

claires. Egalement, j'ai l'intention d'être capable d'expliquer comment les éléments de morale s'entremêlent dans les oeuvres littéraires appartenant aux deux catégories désignées sous le nom de romantisme et de naturalisme.

Précisément, tout le monde est d'accord pour penser, à propos des caractéristiques propres à ces deux catégories dont on a parlé ci-dessus, que, quand on tente un instant de les comparer entre elles, il est indubitable que l'école romantique regorge d'éléments affectifs propices à exciter l'esprit des gens. Toutefois, on ne peut s'empêcher de dire que le ressentiment est peu réaliste. Il y aurait peut-être une tendance à relier entre eux, mal à propos, des éléments éparpillés, appartenant au monde idéal. Même s'il est possible que cet idéal se réalise, il faut attendre que cela se fasse dans l'avenir et, pour cette raison, bien que cela paraisse suffisant pour celui qui écrit de se procurer la joie qui naîtra de la satisfaction du sens moral, dans la réalité, en ce qui le concerne personnellement, il ne pourra communiquer son sentiment sincère. Au contraire, dans la littérature naturaliste, on aura beau décrire nos points faibles de façon morale et comme, en dernière analyse, il y a beaucoup de points faibles, c'est-à-dire les points faibles communs aux écrivains et à leurs lecteurs, dans le sens où il ne s'agit pas de quelque chose éloigné de notre propre Moi, mais le fait de ressentir fortement n'importe quoi, même quelque chose de sordide, ce qui nous permet à nous tous de vivre une expérience intime. Maintenant, je dois attirer votre attention sur un point, c'est que les êtres humains ordinaires, pris de façon générale, habituellement lorsqu'ils n'ont pas de tâches à remplir, le plus souvent, s'il s'agit de personnes appartenant à l'école romantique, en cas de nécessité, s'il y a 10 personnes, eh bien, ils vont changer jusqu'à tous les dix pour rejoindre le mouvement naturaliste. Autrement dit, tant qu'on est un simple spectateur, on est extrêmement exigeant vis à vis des autres et l'on critique sévèrement leurs fautes et leurs désordres. Par conséquent, si, soi-même, on se met dans sa position, une pensée romantique sera quelque part latente, fera surestimer son Moi, se disant que, soi-même, on ne commettrait jamais une telle faute. Eh bien, si on essaye d'atteindre ce but, au contraire, par rapport à nos prédécesseurs, nous qui faisons peu de cas de nous-mêmes, il ne nous serait pas difficile de faire une grosse bétise. Et à ce moment-là, se trouvant présent à l'événement où se découvre sans la moindre gêne son Moi infesté de fautes véritables, on se verra contraint soi-même de se tourner à tout prix vers le mouvement naturaliste.

Pour cette raison, je veux dire que les agissants appartiennent à l'école naturaliste et les critiques littéraires, quant à eux, appartiennent à l'école romantique. Ensuite, ce dont je veux vous parler, c'est de ce qu'une partie des gens professent leur appartenance au mouvement naturaliste depuis

ces dernières années. Ensuite, une majorité de la société, exécrant ce qui précède, ont taxé le naturalisme d'épithètes tels que dépravation ou indécence. Cependant, comme il n'est absolument pas indispensable tout particulièrement de craindre ou de haïr quelque chose ou quelqu'un, il convient d'examiner quelque peu ces aspects sains. Si l'on suppose qu'au commencement on dépeigne au travers d'oeuvres littéraires des points faibles identiques aux nôtres et qu'apparaissent en celles-ci des protagonistes comparables à nous, un sentiment de compassion vis à vis de ces personnages qui possèdent ces points faibles ne pourra manquer de surgir naturellement en nous. En outre, il sera accompagné du sentiment que l'on ne peut affirmer que, nous-mêmes, nous ne commettrions pas de telles bévues. On devrait plutôt parler de l'influence que cette littérature exerce par le fait qu'elle nous dépouille de l'aspect d'infatuation de nous-même et qu'elle génère en nous une modestie foncière. Si, avec l'existence des oeuvres naturalistes, il n'était pas possible d'atteindre ce but sain, alors je devrais alors dire que de telles oeuvres seraient mauvaises. Ce que j'entends par « oeuvres mauvaises », c'est qu'elles seraient mal faites. Si j'utilise les mots que j'ai expliqués précédemment, j'en reviens à ce qu'il y aurait quelque part dans ces oeuvres des éléments immoraux, autrement dit il y aurait des passages peu artistiques, autrement dit on aurait écrit des faussetés. S'il existe une vertu éminente consistant à décrire sans fard l'authenticité nue, cela deviendra à la fois spontané et artistique et je pense que vous avez très aimablement compris, Mesdames et Messieurs, que, conformément à la description analytique que j'ai faite tout à l'heure, l'oeuvre littéraire deviendra spontanée et artistique et elle offrira également aux gens une conversion à la bonne nature. Comme les gens ne parlent presque pas de la présence d'éléments moraux dans le mouvement naturaliste, j'ai discoursu sciemment et longtemps à ce sujet. Il va sans dire que ce sont de nouvelles réflexions que je me suis fait et donc il n'y a pas de raison de vous les préconiser. Comme vous le savez, le titre de la conférence étant « Belles-lettres et Ethique », il était indispensable de faire particulièrement attention à ce point. Ceci étant dit, les relations entretenues avec la morale par les littératures romantiques et naturalistes se faisant sur un pied d'égalité, étant donné ensuite que ces deux littératures, comme nous l'avons mis en exergue, reflètent exactement les principes moraux qui avaient cours avant l'Ere Meiji et ceux qui sont entrés en vigueur depuis l'Ere Meiji, sans que cela constitue un obstacle pour nous, nous allons détacher de la littérature ces deux mots étrangers de romantisme et de naturalisme et nous allons les employer directement en tant qu'épithète moral en leur donnant le sens de morale romantique et de morale naturaliste.

Alors, j'ai appelé la morale de la période antérieure à l'Ere Meiji « morale romantique », j'ai désigné sous le nom de « morale naturaliste » la morale qui a pris effet au début de l'Ere Meiji, eh bien, nous allons traiter avant ces deux grandes distinctions que nous avons devant les yeux et j'oserai

passer comme suit au problème consistant à nous demander quelles tendances a prises la morale de notre pays et comment elle se développe. « A tout bien considérer, la morale romantique est révolue. » Mesdames, Messieurs, si vous me demandiez pourquoi je dis cela, je vous répondrais seulement en un mot : c'est parce que les connaissances humaines ont progressé et c'est la seule raison. Il est hors de doute qu'elles aient progressé. Originellement, dans ce que l'on avait considéré comme étant vraisemblable, la Vérité n'y est plus visible maintenant. On ne peut seulement y entrevoir que de la pure invention. Par conséquent, nous avons totalement perdu la perception du prestige réel qui se dégageait, mais nous avons également perdu l'autorité qui émanait de la réalisation pratique de la Vérité. Puisque les connaissances humaines se sont développées, la morale romantique, à l'instar de celle du passé, a beau exercer sa contrainte sur les êtres humains, toute personne ne peut la mettre en pratique elle-même. On comprendra bien qu'il s'agit de quelque chose qui n'aurait pas dû être possible dès l'origine. Même pour cela seulement, il faut dire que la morale romantique se trouve déjà mise au rebut. En outre, la société humaine, comme celle d'aujourd'hui, a accru en complexité et les personnes instruites visent toutes en priorité les moyens d'acquérir leur autonomie. Les pouvoirs publics se sont trop éloignés de nous et il est de plus en plus difficile à nos prunelles de les réfléchir directement. Dans le sens où le marchand de pâté de soja écrase ses fèves, où le marchand d'étoffe mesure ses tissus en utilisant le pied comme unité, nous sommes engagés dans nos activités professionnelles. S'il advenait que, gouvernants et gouvernés, nous vivions, nous nous alimentions, nous accomplissions nos obligations en ne formant qu'un seul corps social, le concept de gouverner le pays et de sauver le peuple, de miséricorde et de bienfaisance » aura de plus en plus de difficultés à coexister avec le mode de subsistance de nos propres familles. Même si les gens visent un tel but, il n'y aura plus qu'à accomplir nos projets sur le plan professionnel avec l'esprit de devoir au profit de la collectivité. De plus, la Guerre Russo-Japonaise s'est achevée sans incident notable. Le Japon également a obtenu pour l'instant en résultat l'instauration d'une situation de paix, la Nation n'est pas plongée non plus dans la désolation et nous sommes entrés dans une période où, profitant de cette opportunité, il n'y a plus d'obstacles à ce que nous réfléchissions à la tactique qui nous permettrait de satisfaire nos inclinations personnelles. Sous l'influence de ceci et de cela, nous tous, nous nous sommes mis à promener nos regards sur ce bas monde, de jour en jour, de mois en mois, sous l'angle de l'individualisme. Par conséquent, nos principes eux aussi se sont agencés sur la base d'un individu naturel. Autrement dit, on s'est mis à vouloir tenter de déduire des lois morales à partir de l'individualité. Et si l'on considère que c'est cela, la tendance du Japon contemporain, l'interprétation d'orientation altruiste, soutenant qu'il est immoral de ne pas agir en faveur des autres et que nous devons nous sacrifier tous ensemble à notre profit, doit être vue

comme étant devenue totalement privée de fondements. Les principes moraux du passé, à savoir la loyauté, la piété filiale, la fidélité vertueuse de l'épouse, si l'on en vérifie les caractères chinois qui les expriment, on n'y trouvera que, dans le système social de l'époque, seuls ceux qui détenaient le pouvoir absolu jouissaient d'une situation extrêmement avantageuse. L'autorité parentale était extrêmement forte et s'exerçait sous la contrainte de la piété filiale. Cela signifie qu'il était exigé un fardeau pesant qu'il était impossible à supporter compte tenu seulement de l'affection effective qui était demandé à un homme ordinaire, sans qu'il fasse l'impossible. On n'exigeait pas tout simplement la piété filiale, mais aussi la loyauté du serviteur et la fidélité vertueuse de l'épouse, de la même façon qu'on le faisait pour la piété filiale. Plutôt, alors que les cas, où le feu des passions morales s'enflammait tout d'un coup, l'espace d'un instant, n'étaient pas si nombreux pendant toute une vie humaine, nous aurions pu les compter, le fait d'ordonner de prolonger longuement toute une journée la perspective d'enthousiasme, de pureté et d'abondance, et tout sur ce modèle, cela revient à commander en demandant l'impossible quelque chose dont la réalisation serait défendue. Et donc, comme l'observation scientifique réfléchie progresse au même moment que l'on se rend compte de la duperie, de l'impossibilité de l'existence des lois morales empreintes de dignité, le système social change progressivement, l'individualisme progresse sans hésitation et, tout ceci étant posé, il est manifeste que le choc produit est d'autant plus grand. En suivant ce qui a été dit, peut-être me suis-je mis à penser que mes propos reflétaient une sorte d'opportunisme consistant à se réjouir du temps présent. Toutefois, si un malentendu apparaissait, j'en concevrais des remords, éprouverais, en tant que quelqu'un vivant à l'époque moderne, une grande peine. La pensée affirmant que l'on n'a pas besoin d'idéal, que celui-ci ne sert à rien, est complètement inconcevable. Je suis convaincu que, dans quelque société que ce soit, il est unimaginable qu'une société donnée puisse vivre en l'absence d'idéal. Ayons un idéal qui nous soit quotidien ! Qu'il soit de peu d'importance ou plein d'humilité, de toute façon, il n'y a aucun empêchement qu'un certain idéal dessine dans notre tête ses contours, que nous fassions tous nos efforts pour le réaliser demain et qu'en outre, en le réalisant, nous puissions continuer à vivre. Ayant engagé une réforme dans le but de satisfaire demain les désappointements d'aujourd'hui, adoucissant le surlendemain les mécontentement du lendemain, l'histoire des êtres humains se poursuit jusqu'à aujourd'hui et donc, en un certain sens, la seule voie possible passe, sans que l'on ait le moindre doute là-dessus, par l'émergence de cet idéal. Même si on le rejette à titre provisoire, comme on tombe dans une contradiction équivalant à nier l'existence de notre Moi, Mesdames et Messieurs, en tant qu'argumentateur, soutenant cet aspect des choses, je ne voudrais nullement qu'un malentendu surgisse entre nous. En outre, je me permets d'attirer votre bienveillante attention sur le fait que, compte tenu des récentes découvertes de la science, l'observation scientifique, minutieuse et

équitable, accrue, qui accompagne les progrès de la science, l'idéal que nous vouons aux moralistes, en comparaison avec celui du passé, est devenu plus humble et plus rétréci. En conséquence, la manière de voir les choses, ainsi que la forme de cet idéal sont peut-être excellentes. Toutefois, nous voudrions devenir des romantiques comme par le passé, mais étant donné que l'on doit assurer la conduite raisonnable de cet idéal en s'appuyant sur l'esprit scientifique interne et sur le système social environnant, une vie réglée et bien adaptée devient de plus en plus difficile à mener et donc il est inévitable que cela renferme naturellement une tendance naturaliste. Toutefois, en ce qui concerne la morale issue du naturalisme, il est à craindre qu'elle ne devienne une conduite où l'on veut faire tout ce que l'on veut, qui ne fasse trop de cas à la liberté humaine. Originellement, le fondement étant le Moi, si la conduite des individus se met à allier licence et insoumission, tout en ayant la satisfaction de pouvoir goûter à la joie de la liberté, en tant qu'individu appartenant à la société, cet individu aura toujours des yeux anxieux, il lui a fallu se mettre à regarder attentivement les autres, ce qui lui inspire une grande crainte. Il en résulte qu'en réaction, pour une partie, la morale romantique à partir de maintenant doit s'éveiller. Peut-être actuellement un tel processus prend-il naissance sous la forme d'un petit mouvement ondulatoire. Cependant, en dernière analyse, comme il se trouve que l'on trouve partiellement ce point de déviation que forme cette petite vague, si l'on part de cette tendance générale, je pense que, de toute façon, la morale naturaliste devra se développer encore davantage. Si l'on récapitule ce que l'on vient de dire ci-dessus, quand on juge quelles compétences conviendraient le mieux désormais aux Japonais, recéler dans son coeur l'idéal le plus réalisable possible, désirer pour cela obtenir dans l'avenir la concorde avec ses voisins et ses compatriotes, maintenir en outre notre sympathie pour pardonner les anciens points faibles avec pour objectif d'unir par fusion les contacts tissés à l'intention des individus vivant en cette période contemporaine, voilà ce qui sera très important, je pense.

Dans les circonstances actuelles, lorsqu'on parle de morale et de belles-lettres, la plupart des gens considèrent que les uns se trouvent très à l'écart des autres. Ceux qui argumentent à propos de la morale ne se soumettent pas résolument au fait de discourir sur l'art. En outre, ceux qui se consacrent aux arts remarquent qu'ils se sont préparés à savoir prendre seuls des décisions pour vivre dans un univers totalement distinct se situant en dehors de la morale. A vrai dire, en ce qui concerne ces deux types de comportement, il ne s'agit que de mensonges. La cause de ces mensonges, nous l'avons jusqu'à maintenant analysée. Il est évident que ce que la société, prise sous une forme monolithique, romantique ou naturaliste, ne nous satisfait pas. Conformément au proverbe « Au fond de l'impasse, on trouve la sortie », alors que la morale romantique se trouve

prise dans une impasse, la morale naturaliste relève peu à peu la tête. En outre, les abus entraînés par la morale du naturalisme sont devenus frappants et quand le coeur humain est assailli par le dégoût, alors, la morale romantique se relève tout naturellement. On dit que l'histoire répète le passé et c'est bien ce qui se passe dans ce cas-là. Mais si l'on s'en tient au sens strict du terme, si l'on se reporte à ce qui se passe soit sur le plan théorique, soit sur le plan pratique, un événement survenu une fois ne se répète jamais. S'il paraît à quelqu'un qu'un événement se répète, cette personne sera un non-professionnel. Donc, aujourd'hui, si quelque chose se produit, venant s'opposer à la morale naturaliste sous la forme d'une petite vague, il est incontestable que cela provienne de l'école romantique. Toutefois, l'école romantique, qui date d'avant la Restauration de Meiji, avait vécu une nouvelle fois une ascension rapide, finalement rencontra des difficultés et ce fut l'échec. Bien que ce soit la même école romantique, une nouvelle forme doit apparaître renfermant un nouveau sens qui viendrait combler le vide de notre vie quotidienne actuelle.

En ce qui concerne la morale, ce petit contrecoup qui se produit sous nos yeux sous la forme d'une vague déferlant désormais soit sur le plan général, soit dans une zone circonscrite possède la qualité dont on a parlé et si l'on admet, comme j'en ai parlé dans mon exposé, qu'il y ait des relations très étroites entre l'art et la morale, il nous faut également développer à partir de maintenant une société qui ait besoin d'art et qui se dirigerait dans la même direction et serait revêtue de la même signification que ce dont j'ai parlé plus haut, eh bien, voilà des paroles claires, sans qu'il faille pour autant tomber dans la verbosité. Si des belles-lettres qui s'opposeraient à la morale dont a besoin la société existent (le mot exister est impropre ; une telle déclaration serait faite par des belles-lettres dont on ne pourrait pas dire qu'elles soient mortes, mais qui seraient incapables de vivre), ces dernières doivent se dessécher complètement. Enrouer artificiellement sa voix, crier à ceux qui voudraient bien entendre, je pense que c'est quasiment stérile. La société donne-t-elle naissance aux belles-lettres ? Au contraire, la société serait-elle engendrée par les belles-lettres ? L'un ou l'autre des cas serait possible. Mettons un instant cela de côté.

Si l'on admet que les belles lettres soient reliées à la morale de la société par des liens extrêmement forts, il n'y a vraiment aucune raison que les belles-lettres, qui entretiennent des rapports avec la morale, brillent en s'étant dissociées de cette éthique à laquelle, nous tous, nous aspirons dans notre fort intérieur.

Nous tous, en tant qu'êtres humains, qui vivons dans ce bas-monde, nous ne pouvons pas nous éloigner de la morale, ni envisager de vivre en dehors du monde moral. Comme il nous

est impossible d'être éloignés de la morale, il est précieux que nous tentions de prendre en considération ce commentaire sur le naturalisme et sur le romantisme qui sembleraient apparemment étrangers à la morale. Ces deux mots de romantisme et de naturalisme ne sont pas la propriété exclusive des hommes de lettres, mais c'est mon idée de les appliquer immédiatement sous la forme d'une épithète adjointe au mot « morale », dont il ne faut pas que vous soyez coupés, et c'est la raison pour laquelle une telle application peut être faite. Alors, dire que la morale qu'expriment ces mots dont il est fait ainsi application projette une influence intéressante concernant les époques écoulée et présente du Japon, ainsi que prévoir de quelle façon à partir de maintenant cette influence s'étendra dans l'avenir, de prime abord, ce sont là les deux points capitaux de ma conférence.

(Conférence prononcée à Osaka en août 1911)

Notes :

1. Cette tournée de conférences, comme il le fut rapporté à l'époque, fut un grand succès et attira de très nombreuses personnes, malgré de mauvaises conditions météorologiques. Natsume Sôseki quitta Tokyo le vendredi matin 11 août 1911 et fut accueilli à la gare d'Osaka par des collègues du journal Asahi. Les 7 jours suivants furent très occupés. Natsume Soseki passait en troisième, après d'autres conférenciers qui intervenaient sur des sujets à caractère géopolitique tels que « La situation en Annam française », « Le problème mandchourien », « Les intérêts des grandes puissances en Chine »... A Akashi, il prononça le 13 août la conférence « Divertissements et activité professionnelle » (*Dôraku to shokugyô*), à Wakayama, le 15 août il donna la très célèbre conférence « La civilisation moderne du Japon » (*Gendai Nihon no Kaika*) (4), à Sakai, le 17 août, il prononça « Matière et forme » (*Nakami to Keishiki*) et enfin, le lendemain 18 août, à Osaka, il donna « Belles-lettres et éthique » (*Bungei to dôtoku*). 1 700 personnes étaient présentes à Wakayama pour écouter « La civilisation moderne japonaise » et la conférence que nous traduisons « Belles-lettres et éthique » eut le plus grand succès, attirant 4 750 participants, pour être exact 4 700 hommes et 50 femmes qui avaient pris des places séparées.
2. En une saisissante synthèse, l'écrivain avec beaucoup de concision dresse le portrait d'un système pyramidal, inspiré du confucianisme, avec l'exigence des « relations correctes », qui sont la piété filiale, la loyauté envers l'Etat, la fidélité conjugale que l'on retrouve dans le rescrit impérial sur le sujet de l'éducation (1890) : « (...) Que Nos sujets fassent preuve de piété filiale à l'égard de leur père et de leur mère, et d'affection à l'égard de leurs frères et soeurs ; que l'harmonie règne entre mari et femme, et la confiance entre compagnons ; qu'ils soient respectueux et modestes, qu'ils manifestent amour et estime à tous (...), qu'ils parachèvent leur talent et leur vertu, et par là qu'ils augmentent le bien commun et concourent au progrès des choses d'ici-bas ; que toujours ils honorent la constitution et obéissent aux lois, et que si les circonstances l'exigent, ils se sacrifient à l'Etat avec loyauté et courage ; qu'ainsi, ils servent la prospérité de notre Trône, qui est éternel comme le Ciel et la Terre. (...) (Rescrit impérial sur le sujet de l'éducation (*Kyôiku Chokugo*) (1890), 30 octobre de la 23^e année de Meiji. Sources : Okubo Toshiaki, *Kindaishi Shirô*, Yoshikawa Kôbunkan, Tokyo, 1965, p. 425, traduit par Jacques Mutel in « Le Japon la fin du shôgunat et le Japon de Meiji 1853-1912 », Hatier Université, Paris, 1970, p. 118.)

3. L'histoire des 47 *rōnin* (aussi connue sous le nom des 47 samourais, ou la « vendetta d'Akō », ou en japonais « *Akō rōshi* » (赤穂浪士) ou encore « *genroku akō jiken* » (元禄赤穂事件)) est le prototype du « suicide forcé ». Elle est décrite dans les manuels d'histoire japonais comme une « légende nationale » et correspond à un fait historique survenu en 1702 dans la région de Hyōgo. Un groupe de samourais est laissé sans chef (*rōnin*) après la condamnation de leur *daimyō*, Asano Naganori, au suicide rituel (*seppuku*) par le shogun Tokugawa Tsunayoshi pour avoir blessé Kira Yoshinaka, maître des cérémonies de la maison du shogun, qui l'avait insulté. Les 47 *rōnin* décident de le venger en tuant Kira, ce qui fut exécuté le 14 décembre 1702. Ils furent eux-mêmes condamnés au *seppuku* pour meurtre et s'exécutèrent le 4 février 1703. Cette histoire a trouvé sa place dans la culture japonaise traditionnelle, par les valeurs de loyauté, de sacrifice, de dévouement et d'honneur dont tout Japonais devait faire preuve dans sa vie quotidienne, valeurs qui ont connu un regain avec l'ère Meiji.
4. 53 relais : Villes étapes sur la route du Tōkaidō (東海道五十三次, *Tōkaidō Gojūsan-tsugi*) qui partait de Nihonbashi (Edo) et arrivait à Sanjō Ōhashi (Kyoto).
5. Anachorète (*sennin*, 仙人) : D'après la définition du dictionnaire Cesselin (Meiseisha, Tokyo, 1957), « Génie des montagnes que la superstition populaire vénère comme des demi-dieux. Ermite des montagnes, anachorète. » Mais pour mieux comprendre ce mot, employé dans une tonalité ironique par Natsume Sōseki, il conviendrait de remonter à l'origine chinoise et taoïste. Evoqué dans les œuvres de *Lao Zi*, *Zhuang Zi* et de nombreux textes à partir des « Royaumes combattants », l'immortel, *xianren* (仙人) ou *xian* (仙), est en Chine un être fantastique aux pouvoirs surnaturels et aux dimensions cosmologiques, dont l'état transcende l'opposition entre vie et mort.
6. Natsume Sōseki pointe ici l'existence d'un système de classes rigide engendrant une très grande distance entre les gens. Il fait ici allusion au système hiérarchique, qui se référait au système hiérarchique confucéen de classification des individus par rapport à leurs origines sociales et leurs métiers (*mibun seido*), apparu au Japon à la période Edo, système moral. La hiérarchie se résume en quatre caractères chinois représentant chacun un étage de la hiérarchie en partant du sommet jusqu'à la base : *shi* (comprenant les shoguns, les samourais et leurs entourages), *shi, nō* (« qui cultivent », comprenant une minorité de grands propriétaires terriens et une majorité de paysans), *kō* (« qui transforment », les artisans) et *shō* (les marchands). En marge de ces quatre classes sociales, il en existait deux autres, les « parias » (*eta*) et les « intouchables » (*hinin*).
7. Le changement du taux d'appréciation (*hyōkaritsu no henka*, 評価率の変化) : Le regard sur les choses, l'appréciation des choses se sont modifiés, en ce qui concerne les autres et soi-même. L'introduction d'un tel concept par Natsume Sōseki nous paraît très intéressante. On peut parler de ses défauts, montrer ses défauts, même en public, sans que cela conduise à la honte, au déshonneur et au suicide forcé comme auparavant.
8. Les trois énergies vitales : il s'agit de la Vérité, du Bien et de la Beauté (*shin, zen, bi*, 真善美).

Bibliographie succincte :

- Oeuvres complètes de Natsume Soseki, Editions Iwanami Shoten, 1957, 21^e volume
 Hara Masahito, Zōho kaitei : *Sōseki kenkyū nenpyō*, ed. Odagiri Hideo, Shūeisha, 1984
 Eto Jun, *Sōseki to sono jidai*, 2 vol., Shinchōsha, 1970
 Jansen M. B., *Changing Japanese Attitude toward Modernization*, Princeton University Press, 1985
 Komiya Toyotaka, *Natsume Sōseki*, 3 vol., Iwanami Shoten, 1953
 Mutel Jacques, *Le Japon la fin du shōgunat et le Japon de Meiji, 1853-1912*, Hatier Université, Paris, 1970

夏目漱石の「文芸と道徳」（1911年8月18日）

ジャメ オリヴィエ

要 旨

夏目漱石研究を始めてから数十年経た今、私が特に関心を持つのは、思想家としての漱石である。漱石の世界観つまり文学、社会、政治、哲学に関する思索に強く惹かれる。なかでもその思想が率直で明快に表れるのが講演会である。

今回翻訳した『文芸と道徳』であるが、1911年朝日新聞社に請われ、夏目漱石が関西地方で行った夏の4つの講演会の最後を飾った大阪講演会の記録である。漱石は当時道徳とは関係ない用語と思われていた「自然主義」と「浪漫主義」という言葉で道徳を説明しようとする。漱石は明治以前の「昔の道徳」と「今の道徳」に分け、昔の道徳は徳川時代の儒教に基づくものであり国家や社会に定められた理想を求める「浪漫主義の道徳」で、今の道徳を、欠点をもつ人間の本来の姿を反映させた個人に価値をおく「自然主義の道徳」とする。この講演会は次の文章で締めくくられている。少し長いが漱石がこの講演会で言わんとすることが簡潔に述べられているので以下に引用する。

「この二つの言葉は文学者の専有物ではなくて、あなた方と切り離し得べからざる道徳の形容詞としてすぐ応用ができるというのが私の意見で、なぜそう応用ができるかという訳と、かく応用された言葉の表現する道徳が日本の過去現在に興味ある陰影を投げているという事と、それからその陰影がどういう具合に未来に放射されるであろうかという予想と——まずこれらが私の演題の主眼な点なのであります。」

著名な作家であり、また優れた思想家であった漱石の講演の記録は半世紀以上たった今も日本において長く親しまれている。私はその普遍性は過去・現在・未来と洋の東西を問わず共有されるべきものであると考える。残念なことに、海外において思想家としての漱石は小説家としてほどは知られていない。これまでに私は漱石の他の作品では小説『坑夫』、紀行『満韓ところどころ』、短編『倫敦塔』を翻訳しているが、夏目漱石という文筆家をよりよく理解するためにも、漱石文学において重要な位置を占める講演録をフランス語圏の読者にもぜひ読んでもらいたいと思い、翻訳を試みた。

講演録『私の個人主義』と『文芸の哲学的基礎』は翻訳済みである。今回は『文芸と道徳』を取り上げたが、他の講演録も随時翻訳していく所存である。

なお、今回翻訳にあたって『夏目漱石全集第21巻』岩波書店、1957年3月12日を使用した。またフランス語圏の読者がこの講演録を理解するために必要であると思われる脚注と簡単な参考書目一覧を添付している。

キーワード：文芸、道徳、ロマン主義、自然主義、個人主義